

Lauriane Bordenave

DONUT GIRL

roman

LES ESCALES



Un ouvrage publié avec le concours de Florence Sultan.

© Éditions Les Escales, 2026
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-38698-005-3
Dépôt légal : avril 2026

Imprimé en France
Couverture : Nicolas Caminade
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Donut girl, qui étiez-vous ?

Pour les soldats, vous représentiez beaucoup : confidente, petite sœur, *girlfriend*. Fée des tarmacs, amarre au pays.

Vous, en tant qu'engagée volontaire, vous sentiez patriote, courageuse, déterminée. Vous étiez dévouée dans les gestes les plus élémentaires : fabriquer des beignets et les distribuer. Servir une tasse de café chaud. Offrir une cigarette. Rire et danser. Discuter. Réconforter. Soutenir.

Pour les États-Unis, à plus grande échelle, vous êtes un ingrédient de la victoire. Et pourtant, vous êtes passée sous les radars de tous les livres d'histoire.

Aujourd'hui, le 6 juin 2024, quatre-vingts ans après, on commémore le débarquement. Le président des États-Unis est en France et quelques vétérans sont encore assez vaillants pour faire le voyage et parcourir le long chemin du souvenir.

En Normandie, le cimetière américain de Colleville-sur-Mer se tient sur les hauteurs d'Omaha Beach. Vu du ciel, il ressemble à un tapis vert à pois blancs, car les croix sur les tombes sont en marbre éclatant. Les soldats qui y sont enterrés ont débarqué sur le sol français le 6 juin 1944, au tout petit matin, l'eau froide de la Manche comme un monstre liquide, et l'uniforme trempé collé au corps. Comme un boulet pour les entraîner vers le fond, puisqu'ils n'avaient pas pied lorsqu'ils sautaient des barges,

un havresac mouillé sur le dos, trente kilos de barda qui menaçaient de les faire couler. Pour combattre à terre, une fois sortis de l'affreuse mer, un fusil M1 Garand qu'ils portaient à bout de bras pour lui éviter l'eau salée. Les mains en l'air et le torse exposé aux balles. Cent trente-cinq mille soldats au bord de la noyade comme un seul homme contre le nazisme, dans un chaos d'eau et de sable mêlés. Quand ils se sont fait canarder en masse, il y a eu des hurlements, des corps abattus, lourds comme des phoques morts, ballottés à la surface des flots. L'océan est devenu rouge et Omaha Beach, sanglante. Boire la tasse et mourir. Depuis, le sang qui a coulé des plaies s'est dilué dans l'immensité. L'eau a lessivé le désastre. Longtemps après la victoire, la plage-carnage a retrouvé son calme. On vient y voir des monuments et jouer avec des cerfs-volants.

Désormais, les corps des Yankees sont couchés chez eux, puisqu'à certains endroits de Normandie, sur les côtes françaises du débarquement, nous sommes en territoire américain. En haut de la falaise qui surplombe Omaha Beach, une promenade majestueuse de pins de Virginie s'enroule tout autour du cimetière militaire. Les tombes sont rangées au cordeau comme le quadrillage des avenues de Manhattan. Les croix sont orientées vers l'ouest, l'Amérique pour seul horizon. Des oiseaux chantent dans les grands arbres. Ce cimetière est si beau, si paisible, que lorsqu'une personne le visite, elle aspire à y revenir.

Ce fut mon cas. J'y allai en famille, par un jour de printemps. Nous avons décidé de faire découvrir à nos enfants les plages du débarquement. Dans le cimetière, nous avons déambulé à travers les allées tandis qu'un guide incroyable, Yohan, nous abreuvait d'anecdotes.

— Neuf mille trois cent quatre-vingt-neuf soldats reposent ici, nous avait-il précisé.

— Pas de femmes ? avais-je demandé.

DONUT GIRL

- Si, figurez-vous. Parmi eux, quatre femmes.
- Que faisaient-elles, ces femmes ? avais-je ajouté.
- Que je ne vous dise pas de bêtise, avait-il réfléchi tout haut. Il y avait de mémoire une photographe de guerre, deux postières et la *donut girl*.
- La quoi ? m'étais-je étonnée.
- La donut girl, avait répété le guide avec un sourire malicieux.

De quel corps d'armée faisiez-vous partie, donut girl ? Cela promettait, avec un nom si drôle, d'être une histoire appétissante. Jamais, dans aucun manuel scolaire, dans aucun roman ni aucun film, et pourtant nous en avons bouffé de la Seconde Guerre mondiale, et des classes vertes en Normandie, le musée du Débarquement, et l'amitié franco-allemande, Mitterrand et Helmut Kohl main dans la main, nous sommes complètement pétris de cette histoire, nous avons eu des grands-pères prisonniers, déportés ou résistants, et pourtant, jamais je n'ai entendu parler des donut girls.

Yohan a fourni une explication :

- Une infirmière américaine, je crois. L'histoire raconte que pour remonter le moral de ses troupes, elle est allée chez un boulanger pour lui demander de faire des donuts, comme au pays.

Malgré l'anecdote croustillante de Yohan, je suis restée sur ma faim.

Dans le cimetière américain, chemin faisant sur la pelouse, je me suis arrêtée au pied de votre tombe. Bloc A, rang 21, tombe numéro 5. Emplacement A21-5. Dans ce cimetière spécial, il existe une coutume pour rendre hommage aux morts. Pour le folklore de la visite, à l'accueil on nous avait donné un petit seau rempli de sable ramassé au bas de la falaise sur la plage désertée. Le sable était froid et mouillé et je pouvais le compacter en le serrant fort dans

mon poing, comme le font les enfants pour bâtir des châteaux, des douves extraordinaires et des mondes inventés. Avec le sable, j'ai frotté le marbre blanc de votre croix latine et les grains sont venus, tel un ciment fragile, se loger dans les sillons de votre nom gravé. J'ai pris une petite éponge pour enlever les grains en trop, qui faisaient comme des ratures éparpillées sur la surface lisse du marbre, et l'empreinte de votre nom est apparue comme par magie, nette, comme tapée à la machine, telle une énigme résolue. Le J ocre, ensablé, et le A, le N, le E, et votre nom de jeune fille, PEARSON, car vous êtes, Jane, une demoiselle pour l'éternité. En dessous du nom, votre affectation, *American Red Cross*, Croix-Rouge américaine, et votre patrie, *Wisconsin*, et puis la date de votre mort comme une gifle d'injustice, *June 1st 1945*. La guerre était pourtant gagnée.

Sur aucune des tombes, ni la vôtre ni les autres, il n'est fait mention des dates de naissance, et c'est bien mieux ainsi. Inutile de rappeler sur chacune de ces croix que la moyenne d'âge des soldats qui ont débarqué était de vingt-trois ans. Des gamins en treillis.

Jane.

Corps vigoureux.

Visage d'ange.

Voix claire, sourire amical.

Cheerleader militaire.

Tuée en fin de guerre, ensevelie en Normandie.

Et poussière de l'histoire.

Bientôt, le vent et les embruns qui montent de la Manche balaieront ma dédicace de sable, tandis que les grands arbres d'Amérique abritent pour toujours votre dépouille. En m'éloignant de votre tombe, j'ai eu quelques mots pour vous.

Jane, je ferai de vous une héroïne.

DONUT GIRL

Nous sommes en 2024. Ma conscience féministe est un bocal plein de paillettes qui se mettent à scintiller dès lors qu'on l'agite. Je suis soucieuse des femmes. Alors votre destin, Jane, m'a bien fait réfléchir. Vous étiez une nouvelle oubliée de l'Histoire. Une inconnue au bataillon. Ce sont les hommes qui écrivent l'Histoire et l'Histoire vous a effacée. Pour vous trouver, j'ai dû vous débusquer.

J'ai commencé mes recherches. Tel que me l'avait laissé entendre Yohan, j'ai pensé que vous étiez une anecdote, Jane, une fable qu'on se raconte en Normandie. Mais loin d'être un cas isolé, vous étiez des centaines, toute une armée de dames. Un système hautement et intelligemment organisé par le gouvernement américain. Une branche du corps expéditionnaire.

Après la parution de mon premier roman, j'avais prévu d'écrire un *feel good book*. Quelque chose de léger pour faire voyager le lecteur, le divertir. Mais en découvrant votre histoire, je n'ai pas pu. Vous êtes devenue mon obsession.

J'ai rencontré une femme fascinante, ai-je avoué à mon editrice. J'ai envie de mieux la connaître.

Chapitre 3

Septembre 1942

Trois semaines après qui lui ont semblé cent ans d'attente, des jours maussades à faire l'aller-retour entre Mitchell Street à mollement travailler et la maison triste, Jane est convoquée par télégramme pour prendre un train vers Washington. La date de son départ est fixée au 9 septembre.

Debout, tandis qu'elle tient son précieux sésame à deux mains, elle soupire :

— Il va bien falloir assumer maintenant. Je ne vais pas fuguer sans rien dire. Ne serait-ce que pour maman.

Le soir même, au dîner, elle prend son courage à deux mains pour annoncer sa décision. Au dessert, elle se lance :

— Papa. Maman. J'ai décidé de m'engager comme volontaire à la Croix-Rouge.

Matthew se redresse et sort le nez de son assiette. Gladys se fige et regarde sa fille, muette. Jane croit voir du soulagement dans la façon dont les épaules de sa mère s'abaissent.

— Oui, voilà. Je vais partir pour soutenir les troupes, certainement en Europe, annonce-t-elle avec le plus de nonchalance dont elle est capable.

— Que dis-tu ? Tu veux partir ? Et pourquoi ? demande Matthew, qui a trop bu, comme à son habitude.

— Pour participer à l'effort de guerre.

— Participer à quoi ? crache-t-il cette fois.

Matthew se met à rugir. Il n'attend pas la réponse de Jane.

— Participer à cette folie ? Gaspiller ton temps pour une guerre qui ne nous concerne pas ?

— Elle nous concerne, papa. Les Japonais nous ont bombardés. Et ce n'est que le début.

— Elle ne nous concerne en rien ! Déjà que je suis obligé de me tuer au travail pour fabriquer des briquets et des ouvre-boîtes ! Je trime comme un chien, ta mère aussi, et pour couronner le tout, notre fille devrait faire quoi ? Partir à la guerre ? Tu n'iras nulle part, Jane. Tu restes ici.

Matthew s'est remis à manger bruyamment.

— Je vais partir, papa. Tout est organisé. Des milliers d'hommes sont partis. Ils ont besoin qu'on les soutienne.

— Les soutenir en faisant quoi, au juste ? Des dessins ? lance-t-il avec mépris.

— Non, pas des dessins évidemment. Mais il y a mille façons de se rendre utile !

— Ah oui ? Et lesquelles ? Tu ne seras jamais plus utile qu'en participant aux dépenses de la maison. Tu as pensé à comment on allait vivre ta mère et moi avec un salaire en moins ?

— C'est temporaire, papa. La guerre finira dans quelques mois et je reviendrai.

Jane se lève et quitte la table. Matthew l'imité. Jane sent monter le vent de sa colère incontrôlable. Sa mère s'est figée et ne dit rien.

Matthew rattrape sa fille avant qu'elle ne s'engouffre dans le petit couloir qui mène à sa chambre et lui barre le chemin.

— Tu veux partir ? C'est ça ? Aller faire la pute au milieu des soldats ? Très bien. Je m'en vais te mettre dehors, moi.

Matthew attrape Jane par les cheveux et la traîne vers sa chambre. Là, il la jette sur son lit, puis se saisit pêle-mêle de ses vêtements et de ses affaires éparpillées sur le petit bureau. Il les lui jette dessus, elle se recroqueville sur elle-même pour parer à ce qui s'abat sur elle. Elle attrape au vol son carnet de croquis, le serre contre elle de peur que son père ne déchire toutes les pages. Puis Matthew la relève avec brutalité, la pousse vers l'entrée, Jane se cogne au chambranle de la porte et aux murs du couloir, le carnet contre sa poitrine. Dans l'entrée, elle saisit son sac à main au vol. Matthew ouvre la porte et la pousse dehors. Jane trébuche et tombe.

— Ne reviens jamais. Tu m'entends ? Jamais. Va voir ailleurs si tu peux survivre.

La porte claque et se referme sur le palier obscur.

Jane se redresse péniblement, lisse sa robe, s'appuie au mur. Son cœur bat jusque dans ses tempes. Elle tremble, s'accroche à la rampe d'une main tandis que l'autre serre le carnet. Elle se ressaisit, ses idées se remettent en ordre. Descendre les escaliers. S'en aller sans bruit. Quitter cette folie. Il ne lui en faut pas plus pour partir sans se retourner. Impossible de faire marche arrière pour embrasser sa mère et lui dire au revoir. Dans le vestibule, elle glisse le carnet sous son pull. C'est un cahier en cuir à lanière dans lequel la moitié des pages sont noircies par des dessins. C'est son monde intérieur tout entier couché sur de pages blanc crème. Elle part avec, rien ni personne ne pourra lui prendre ce qu'elle est. Une fille joyeuse, dégourdie, douée. Elle ne veut pas mourir à petit feu sous le joug de son père. Quitte à prendre des risques, autant que ce soit pour une grande cause, en laquelle elle croit. En bas des escaliers, elle se redresse, inspire un grand coup, ouvre la porte

de l'immeuble. La nuit lui donne une gifle de froid. Tant pis. Pas question de rebrousser chemin. Maintenant, elle marche sans manteau le long des rues faiblement éclairées. Elle quitte un monde étriqué et d'une tristesse infinie. La bière et le lait mélangés sur le trottoir de son quartier.

Jane n'a jamais quitté Milwaukee. À vrai dire, elle n'a même jamais pris le train, seulement le tramway pour aller au collège. Cette fois c'est le grand départ. Il s'agit tout d'abord de rallier l'ARC. La première nuit, lorsque le froid la gagne, elle s'abrite dans une cage d'escalier à quelques pâtés de maisons de chez elle. À l'abri des regards, sur le sol sale d'un renforcement sur un palier, elle se roule en boule comme un chiot perdu et somnole en pointillé. Au matin, sans un sou, elle se rend au bureau de l'ARC. Il est encore fermé et elle doit patienter. Elle se réfugie dans le *diner* d'en face. Lorsqu'elle entre dans le café, un carillon l'annonce. Un homme moustachu sort de l'arrière-salle et s'essuie les mains sur un tablier.

— Vous cherchez ?

— Monsieur, je suis désolée de vous demander ça, je suis à la rue. Accepteriez-vous que je me lave les mains et que je boive un peu d'eau ?

Le patron des lieux la dévisage. Qu'est-ce qu'une jeune femme mignonne comme tout fait seule, dans la rue ? Elle n'est pas mariée, elle ne porte pas d'alliance. Que s'est-il passé pour qu'elle vienne quémander un peu de chaleur ici ? Mais après tout, ça ne le regarde pas. Il indique à Jane un des tabourets du bar.

— Asseyez-vous, jeune fille. Je vais vous donner quelque chose de chaud.

Jane s'assoit sur le tabouret. Elle grelotte. L'homme s'affaire dans la cuisine. Les yeux fatigués de Jane se posent sur le *Milwaukee Journal* du 5 septembre qui traîne sur le bar. À la une, un article de la section internationale :

Jews in Panic
Police Round Up Paris Jews—Deportations Feared.

Juifs en panique
La police rafle les Juifs de Paris – des déportations
sont à craindre.

Jane ne sait pas exactement de quoi il s'agit. Elle a entendu dire que le régime de Hitler n'aimait pas les Juifs. Qu'ils n'étaient plus les bienvenus dans certaines institutions. Jane fronçe les sourcils, elle ne comprend pas bien le problème avec les Juifs. Son amie Ann est juive par exemple. Et elle est adorable. Elle emmène souvent Jane au *delicatessen* acheter des provisions pour les fêtes ou simplement quelques cinnamon rolls. Et Jane a sûrement croisé d'autres Juifs à la faculté avec qui elle s'entendait bien. Ils n'étaient pas différents d'elle. D'ailleurs, ce n'est pas marqué sur leur front, qu'ils sont juifs.

Tandis qu'elle tourne et retourne cette pensée, le cafetier lui apporte un grand café noir fumant et une assiette de toasts dorés. Jane abandonne sa lecture et se jette dessus. Ses doigts qui attrapent la tasse sont gourds et blanchis par le froid. Elle touille la crème et le sucre dans le grand café, humecte ses lèvres, le liquide est brûlant. Jane souffle sur la surface mousseuse. Entame un toast. L'endroit est calme à cette heure-là. Tant mieux, Jane n'a pas du tout envie qu'on la voie dans cet état. Elle savoure ce répit. La radio joue Fats Waller et la seule chose qu'on entend est le bruit de sa mastication.

Le patron la laisse dévorer son petit déjeuner et utiliser les commodités. Au lavabo, Jane s'asperge le front, le cou et les avant-bras. Pour se rafraîchir la mine, elle se pince les joues afin de se donner des couleurs. Dans le miroir, ses yeux sont cernés, mais avec cet artifice ses pommettes

sont roses et elle fait bonne figure. Elle retourne s'asseoir un instant sur son tabouret.

— Je ne sais pas comment vous remercier.

L'homme fait un geste de la main qui signifie, laissez, laissez, pas la peine.

— Prenez soin de vous, miss, ajoute-t-il.

À 10 heures, le bureau de l'ARC ouvre enfin, Jane quitte le *diner* et traverse la rue, revigorée.

L'homme de l'ARC lui ouvre, surpris. Il la regarde de bas en haut.

— Mais mademoiselle... Pearson, c'est bien ça ? Vous vous êtes trompée de date. Vous ne partez que le 9 septembre. Et nous sommes le 7. Ou avez-vous changé d'avis ?

— Oh non, je n'ai pas changé d'avis. Au contraire. Je sais bien que je pars dans deux jours, mais je n'ai nulle part où aller. Mon père m'a mise dehors. Il ne veut pas que je m'engage. J'ai besoin de votre aide.

L'homme soupire.

— Pauvre enfant. Je vais voir si je peux vous mettre dans un train dès aujourd'hui. Vous me compliquez la tâche ! Mais enfin, nous allons trouver une solution.

Jane patiente sur l'un des fauteuils de l'entrée. L'homme lui a dégotté un imperméable trop grand pour elle. À 11 heures, Jane et lui partent vers la gare de Milwaukee. Sur le quai, à la porte du wagon, l'homme lui confie quelques dollars et un sandwich au fromage.

— Jeune fille, écoutez bien mes indications. Vous avez une correspondance à Chicago, puis vous prendrez le train pour Washington. Là-bas, vous devez vous rendre en bus à Hurst Hall, sur le campus de l'American University. Pour cela, utilisez l'argent que je vous ai donné. Une femme qui s'appelle Mrs Edith Campbell vous attend sur place. J'ai envoyé un télégramme. Elle vous accueillera et s'occupera de votre installation. Vous ne serez plus seule,

mon petit. Bon voyage. Vous pouvez être fière de ce que vous entreprenez.

Jane hoche la tête.

— Merci pour votre aide.

— Non, merci à vous, miss.

Sur le quai, un train Hiawatha attend ses passagers. Il effectue le service sans escale sur le tronçon Milwaukee-Chicago. Une fois montée dans son wagon, Jane prend place sur une banquette. Elle ne sait plus si elle rêve ou si elle est éveillée. Hier encore, elle travaillait dans son atelier sur Mitchell Street. À présent, le train émet un sifflement et s'ébranle pour l'emmener. Du vide s'ouvre devant elle. Elle ne possède plus rien à part ce cahier qu'elle a glissé dans la grande poche de l'imperméable, et un petit sandwich au fromage. Quelques économies à la banque pour lorsqu'elle reviendra. Elle s'emmitoufle dans l'imperméable et s'écroule de sommeil.

Après une heure et demie de voyage, elle se réveille en sursaut au moment où le train s'immobilise. Le haut-parleur annonce Chicago. Jane descend du train les jambes chancelantes, la bouche pâteuse et les cheveux aplatis. Après s'être renseignée au guichet sur le quai où attendre sa correspondance, elle grignote son sandwich en observant les autres voyageurs. Où vont-ils ? Que pensent-ils de la guerre ? De quoi a-t-elle l'air dans son imperméable trop grand ?

Bientôt la voilà à bord du train pour Washington. Chaque instant l'éloigne un peu plus de Milwaukee. Jane sort son carnet, elle y consigne la date du jour puis esquisse quelques dessins. Le train Hiawatha aux allures de vaisseau. Le wagon enfumé. La gare Union Station bondée à Chicago. Enfin, son crayon divague sur les pages au gré des paysages traversés : les forêts de l'Ohio succèdent

aux prairies de l'Indiana baignées des couleurs de cette fin d'été.

À Washington, après un voyage de plusieurs heures, Jane s'enquiert de la route à emprunter pour gagner le campus de Hurst Hall. Elle grimpe dans un bus jusqu'à la Massachusetts Avenue. À travers la vitre, elle lève le nez vers la ville qui défile sous ses yeux. Washington est une cité affolante, par son gigantisme et sa lumière. La pierre des bâtiments y est blanche tandis qu'à Milwaukee, les rues sont tristes et les immeubles austères.

Le bus dépose Jane devant Hurst Hall. Elle se dirige vers un immense édifice à colonnes au milieu d'un parc arboré. Elle remonte l'allée bordée de boules de buis taillées avec élégance, le bruit du gravier sous ses souliers. Elle n'a pas de paquetage, alors elle enfonce ses mains dans les poches de son imperméable pour se donner une contenance, la tête nue, dépenaillée comme une vagabonde. En haut des marches, elle pénètre sous le porche. Des femmes circulent dans la grande entrée, seules ou en petits groupes. Elles sont toutes bien habillées, la plupart en tailleur avec de jolis bibis sur la tête. Jane essaie de se rendre présentable : elle passe sa main dans ses cheveux pour leur redonner un peu de volume, les range derrière ses oreilles, se pince les joues. Puis elle approche une jeune femme, lui demande son chemin pour retrouver Mrs Edith Campbell.

— Bonjour. Excusez-moi, je cherche Mrs Edith Campbell.

La femme blonde regarde Jane de haut en bas.

— Mon Dieu, mais comment êtes-vous fagotée ? D'où sortez-vous ? demande l'inconnue comme si elles se connaissaient depuis toujours.

Elle, à l'inverse, est parfaitement mise. Elle porte un tailleur crème avec un turban ivoire sur ses cheveux blonds. Son visage est celui d'une poupée, avec un nez en trompette et des joues fardées de rose. Autour de son cou,

un rang de perles s'agite avec délicatesse au gré de ses mouvements.

— Je sors du train. J'arrive de Milwaukee, annonce Jane sans se laisser décontenancer, après avoir pris une grande inspiration.

— Eh bien, siffle la femme avec un ton admiratif. Bienvenue !

Jane tend la main à son interlocutrice.

— Je m'appelle Jane Pearson.

— Et moi, c'est Maggie. Pour Margaret, répond la femme blonde.

Elle serre la main de Jane énergiquement puis glisse son bras sous celui de Jane et l'entraîne vers l'un des grands couloirs.

— Alors comme ça, vous cherchez Mrs Campbell ? Je vais vous conduire auprès d'elle. Encore que, vous ne pourriez pas la rater, ajoute Maggie dans un grand rire.

Maggie, si bien élevée soit-elle, n'a pas sa langue dans sa poche. Elle commence à passer en revue les codes de Hurst Hall pour Jane.

— Ma chérie, savez-vous comment nous appelons Mrs Campbell entre nous ?

Jane secoue la tête.

— Le Clou ! Vous allez voir, cette femme est la rigueur et la sécheresse incarnées. Regardez d'ailleurs, la voilà qui se dirige vers nous.

Une femme qui ressemble en effet à une épingle s'approche à grands pas. Son corps est un cure-dent pointu et sur le sommet de sa tête est perché un petit chignon noir très serré. Son visage n'a pas de couleur, elle est pâle comme une pâte à crêpes.

Maggie et Jane vont à sa rencontre. Jane se plante devant Mrs Campbell et Maggie se charge des présentations :

— Mrs Campbell, j'ai trouvé cette nouvelle recrue perdue dans les couloirs, annonce Maggie en balayant Jane d'un grand geste.

— Ah, bien. Merci Margaret. Vous devez être Jane Pearson, de Milwaukee ? On m'a prévenue par télégramme de votre arrivée inopinée. Merci de nous rejoindre, mademoiselle. Nous ne sommes jamais assez nombreuses pour prêter main-forte à l'armée.

Elle cherche des yeux au niveau des jambes de Jane une valise, ou bien une malle.

— Vous n'avez pas de bagage, je suppose, avec votre départ précipité ?

— Non, madame.

— Nous allons vous trouver de quoi vous vêtir correctement avant le dîner, ainsi qu'un nécessaire de toilette. Margaret, voulez-vous accompagner Miss Pearson à l'intendance s'il vous plaît ? Vous y trouverez l'essentiel et nous compléterons votre trousseau plus tard, dit-elle à l'intention de Jane.

— Bien sûr, Mrs Campbell, répond Maggie.

— Ah, et si je ne me trompe pas, vous êtes deux dans votre chambre, n'est-ce pas ? Vous et Miss Jacqueline ?

— Oui, absolument.

— Il y a donc un troisième lit vacant ?

— Absolument.

— Ayez la courtoisie d'accueillir Miss Pearson.

— Avec plaisir. Merci, Mrs Campbell.

— Passez également à l'infirmerie pour les vaccins.

— À cette heure-ci ?

— Oui, à cette heure-ci. Les microbes n'ont pas d'horaires. Mrs Miller le sait bien, elle ne vous en tiendra pas rigueur. Pressez-vous avant de passer à table.

— Bien sûr, Mrs Campbell.

— Merci, mesdemoiselles. À plus tard donc.

Mrs Campbell s'éloigne. Maggie approche son visage tout près de celui de Jane :

— Cette femme est redoutable d'efficacité. Ne la sous-estimez pas. Mais mon Dieu, elle est tellement pète-sec. Un vrai glaçon.

— De quels vaccins parle-t-elle ?

— Oh, les classiques. Typhus, diphtérie, tétanos. Pour éviter tout risque d'épidémie au sein des garnisons. Il ne faudrait pas décimer les troupes bêtement. Ah oui ! Il y a aussi la grippe. Je préfère vous prévenir, le millésime 1942 est épouvantable. Nous avons toutes été malades comme des chiens.

— C'est obligatoire ? demande Jane.

— Évidemment que c'est obligatoire ! Allons, venez avec moi. Les vaccins d'abord, puis nous trouverons de quoi vous rendre un peu d'allure.

À l'infirmierie de Hurst Hall, Mrs Miller, une infirmière d'un certain âge, indique une chaise à Jane. Elle prépare ses seringues en verre, chasse les bulles d'air, ôte le capuchon d'une aiguille. Elle s'approche de Jane, soulève la manche de son pull sans sommation, désinfecte la peau avec une compresse alcoolisée et vaccine la nouvelle recrue sur le bras gauche.

— Je vais vous faire deux vaccins à chaque bras, mademoiselle. Comme ça, pas de jaloux !

Durant les deux jours qui suivent, Jane est en proie à une fièvre de cheval, courbaturée jusqu'au bout des orteils. Elle comprend subitement l'expression « clouée au lit ». Drôle de façon de se rendre utile, se dit-elle, échouée sur sa couche et incapable de se lever ou d'absorber un repas ou ne serait-ce qu'un verre d'eau.

Jane a pris ses quartiers dans la chambre où sont déjà installées Maggie et une autre volontaire, Jacqueline Adelson. Jacqueline est aussi calme que Maggie est babillarde. C'est

une longue femme brune aimable que Jane trouve immédiatement rassurante. Tandis que Jane est très fébrile, Jacqueline veille sur elle et lui prodigue quelques conseils :

— Il faut que vous buviez un peu d'eau. Ne serait-ce que quelques gorgées. Même – et surtout – au plus fort de la fièvre. Autrement, vous allez vous déshydrater.

Jacqueline pose la main sur le front bouillant de Jane :

— Ma pauvre. Vous allez voir, ça ne va pas durer. D'ici un ou deux jours, vous serez sur pied. Courage, c'est pour la bonne cause !

Les volontaires sont toutes logées sur le campus. Pour le moment, elles sont une trentaine. Avant d'être envoyées sur le théâtre européen, elles doivent suivre une formation intensive de six semaines. Quelques jours après son arrivée, une fois Jane sur pied, une distribution de tenues est organisée. Pendant leur mission, elles devront porter l'uniforme de la Croix-Rouge en toutes circonstances. Pour les essayages, les *young ladies* sont rassemblées dans une grande pièce du rez-de-chaussée au plafond haut qui donne sur l'une des pelouses du campus. Les jeunes femmes attendent leur tour en désordre. Mrs Campbell orchestre les choses avec fermeté.

— *Ladies*, s'il vous plaît, faites la queue pour que l'on prenne vos mesures chacune votre tour.

Un homme armé d'un mètre de couturière évalue leur gabarit : le tour de hanche, le tour de taille, le tour de poitrine et le tour de tête. L'exercice n'est pas facile même si Jane correspond en tous points aux canons de beauté du moment : hanches rondes, taille fine, épaules galbées. Malgré sa gêne, elle prend son mal en patience et se laisse mesurer. Lorsque vient son tour, Maggie rentre le ventre tant qu'elle peut et se tient bien droite. Jacqueline est mince avec de longs bras et de longues jambes. Elle a aussi de grands pieds. Elle ne sera pas facile à chausser.

DONUT GIRL

Proche du tailleur qui prend les mesures, une dame encerclée de portants à roulettes distribue un lot de vêtements à chaque femme. Jane attend son tour patiemment. Arrivée à la hauteur de la femme, celle-ci lui pose dans les bras une pile de tenues et lui indique le paravent. Jane se faufile derrière, Maggie sur ses talons, et commence à déplier les habits. On lui a donné deux uniformes complets. Chaque uniforme est composé d'une veste courte en drap de laine, à pattes boutonnées, et d'un pantalon du même tissu épais de couleur vert militaire. Jane soulève la veste par les épaules et fait la grimace devant le kaki terne de l'étoffe.

— Pas très riant, se dit-elle.

D'ordinaire, elle aime porter des couleurs féminines et douces qui la mettent en valeur : lavande, pêche, mauve, vert menthe, bleu layette. Avec cet accoutrement, adieu les couleurs de l'arc-en-ciel, bonjour la tristesse. Pour mettre sous la veste, un lot de trois chemises blanches amidonnées, et comme manteau, une grande cape en laine gabardine grise et un bombers marron viennent compléter l'ensemble. Jane a aussi reçu des chaussettes vertes côtelées et une paire de godillots en cuir souple, avec en sus une paire de bottines fourrées pour résister au froid en plein hiver.

Pour la plupart des femmes de Hurst Hall, c'est la toute première fois qu'elles enfilent un pantalon. Elles gloussent d'excitation. Maggie pousse Jane du coude :

— De quoi on va avoir l'air là-dedans !

Jane retire sa jupe, ses bas de soie et sa gaine porte-jarretelles. Ôte son twinset et garde le caraco et le bloomer en satin couleur crème qu'elle porte comme dessous. Elle se saisit du pantalon et l'enfile. Le tissu rêche glisse le long de ses cuisses, il gratte, et lorsqu'elle ferme la fermeture Éclair et le bouton sur le côté de la hanche, le vêtement vient enserrer sa taille. Le pantalon est large et bouffant et

elle trouve que cela lui fait de grosses fesses. Mais enfin, à la guerre comme à la guerre. On n'est pas là pour parader.

Elle enfle ensuite la chemise bien repassée qu'elle rentre dans le pantalon puis, par-dessus, la veste courte à pattes boutonnées. Elle ferme les boutons. Elle tire sur le bas de sa veste pour être impeccable et sort de derrière le paravent. Jacqueline s'exclame :

— Vous êtes parfaite ! Très chic en pantalon.

— Merci. Je meurs de chaud dans cet accoutrement.

Jane se tourne vers l'un des miroirs sur pied de la salle.

— Cette couleur, quand même, c'est sévère.

— C'est fait pour passer inaperçu, commente Jacqueline.

— Comment voulez-vous qu'on trouve un mari si l'on passe inaperçues ? s'esclaffe Maggie.

Jane fait la moue. Maggie la rassure :

— Tu es adorable, habillée comme ça. Une vraie icône, comme sur les affiches.

Au début, Jane a l'impression d'être entravée dans ses mouvements à chaque fois qu'elle fait quelques pas, s'assoit ou s'accroupit. Elle est arrivée à Hurst Hall habillée d'une jupe vert pâle qui laissait ses jambes libres et d'un pull moulant rose poudré très doux. Maintenant, elle se contemple dans un miroir, les mains sur les hanches, le pantalon bouffant au-dessus des chaussures, rentré dans les godillots. Elle se trouve plutôt bonne allure. *Tough girl*. Une fille coriace. Une battante. C'est idiot, mais l'inconfort initial se dissipe vite, car elle se sent brutalement plus forte. Ça y est, elle porte la culotte.

Elle imagine la tête de son père s'il la voyait comme ça. Peut-être serait-il moins violent. Elle trouve qu'elle en impose en pantalon.

Pour finir, Jane se pare du couvre-chef, un calot qu'elle positionne incliné par-dessus ses cheveux laqués. Elle le pose sur le sommet de sa tête, sans trop appuyer pour ne pas ruiner sa mise en plis, puis le fixe avec quelques

épingles dissimulées dans la masse de ses cheveux bruns. Elle étudie le résultat dans le miroir. Demande à Jacqueline et Maggie leur avis. Un coup de menton à gauche, un coup de menton à droite. Avec ça sur la tête, Jane a le sentiment d'être déguisée.

— Vous avez une tête à chapeau, Jane. À n'en pas douter. Cela vous va à ravir, complimente Jacqueline.

Elle repositionne légèrement le calot sur la tête de Jane, comme une grande sœur le ferait.

— C'est parfait comme ceci.

— Quel joli minois ! s'exclame Maggie, qui en fait des tonnes. Aidez-moi à mettre le mien ! demande-t-elle, survoltée.

Des consignes strictes sont ensuite données sur la manière de porter l'uniforme. À la sortie des essayages, Mrs Campbell distribue à toutes les femmes un document ronéotypé de dix pages d'instructions spécifiques. Le manuel de la parfaite volontaire : les cols doivent toujours être épinglés avec une petite broche en forme de croix. Il n'est pas autorisé de porter des boucles d'oreilles ou des ornements voyants. Les épingles à cheveux doivent être discrètes, en métal. Pas de peigne en nacre, ni perles ni strass. Le vernis à ongles brillant ou l'utilisation excessive de cosmétiques sont fortement découragés. Le rouge à lèvres doit être imperceptible en journée. Aucune vulgarité n'est tolérée. Les femmes de la Croix-Rouge se doivent d'être un modèle de bon goût et de discrétion. Jane n'accorde pas tellement d'importance à ces restrictions. Elle a toujours préféré avoir une apparence naturelle, se maquille peu et ne porte jamais de bijoux. Tout au plus redessine-t-elle discrètement la ligne de ses sourcils et pose un voile de blush sur ses joues déjà roses. Maggie en revanche râle franchement à la lecture des consignes.

— Ils vont nous transformer en mecs si ça continue.

Maggie aime se dessiner des yeux de biche au khôl noir, raffole du rouge à lèvres velvet et accroche toujours à ses vestes des broches fantaisie clinquantes. Rien n'est jamais trop à ses yeux.

La formation à Hurst Hall se poursuit par quelques leçons de débrouillage dans un petit amphî au rez-de-chaussée du bâtiment. Des cours en accéléré de culture générale, histoire et politique pour l'essentiel, sont dispensés par un jeune officier mandaté par l'armée. Debout devant les femmes, avec beaucoup d'aisance, il détaille au tableau la genèse de cette guerre et les alliances des grands pays. L'Italie à la botte de l'Allemagne. Le Japon, traître à leurs côtés. L'Angleterre en pays ami et la France occupée qu'il faudra délivrer. Les femmes sont assises sur les bancs, studieuses. Une classe d'élèves de vingt-cinq ans et plus.

Maggie grignote son crayon. Jackie met ses notes au propre. Jane écoute attentivement. Le contenu de l'enseignement ne lui semble pas très différent de l'actualité qu'elle a lue dans les journaux, le *Milwaukee Journal* ou bien le *Sentinel*, et cela correspond à ce qu'elle a entendu grâce au poste de radio qu'elle laissait tourner en bruit de fond dans les bureaux de Mitchell Street. En revanche, elle découvre à quel point la sphère militaire est une population organisée, avec ses propres codes et règles. À l'aide de schémas sur le grand tableau noir, le jeune officier tente d'inculquer aux femmes l'ensemble du protocole militaire à respecter. Il décline tout d'abord l'organigramme de la hiérarchie militaire, pour apprendre à distinguer un gradé d'un simple soldat, afin que les femmes puissent adapter leur langage et leurs égards. Tout en bas de l'échelle, les militaires du rang sont répartis entre soldats et caporaux, puis les sous-officiers, sergents et adjudants, commandent

les militaires du rang mais ne sont que les sous-fifres des officiers parmi lesquels les lieutenants et capitaines voient le nombre de rayures à leur insigne grandir au cours de leur carrière jusqu'au grade de colonel. Enfin, tout en haut de la pyramide, les généraux se disputent le plus grand nombre d'étoiles sur leurs épaulettes. Il semble à Jane que dans cette construction, on est toujours le subalterne d'un autre, et elle a un mal fou à retenir tous les grades dans le bon ordre. Elle confond les sergents et les adjudants et se mélange les pinceaux entre lieutenant et commandant. Pour essayer de mémoriser les choses, le soir, allongée sur son lit, elle révise. Elle dessine dans son carnet les galons correspondant aux différents échelons. Elle ne veut pas se ridiculiser le moment venu. Ne pas faire de bourde, être à la hauteur. Être fiable. Mrs Campbell leur a expliqué que si l'on pouvait se montrer familière avec un militaire du rang, il était de bon ton de faire preuve de plus de manières avec les hommes les plus gradés. Être amicale et enjouée avec les uns mais discrète, amène et respectueuse envers les autres. Jane se fait confiance pour cela. Déjà au Downer College, elle savait se hisser au niveau social de ses interlocuteurs. Lorsqu'elle était invitée chez des amies, par exemple, la rencontre avec les parents se passait toujours sans encombre, ils trouvaient Jane bien élevée et délicieuse. Jane sait comment manier les codes lorsqu'elle évolue dans un milieu inconnu. Elle a cette intuition, c'est un caméléon.

En sus des interventions du jeune officier passionné, Mrs Campbell enseigne aux femmes quelques rudiments d'art de la conversation pour savoir mener une discussion soutenue avec un officier, manier l'humour au sein d'un groupe de soldats, écouter avec empathie un militaire qui a besoin de se livrer et savoir repousser des avances sans paraître impolie. Elle se tient sur l'estrade, droite comme une danseuse, ses cheveux noirs laqués et tirés vers le

chignon microscopique. Elle parle avec les mains, avec des gestes secs comme si elle recadrerait les femmes.

— Quoi qu'il arrive, mesdemoiselles, souriez toujours, soyez tout en bienveillance. Posez des questions ouvertes, intéressez-vous, apprenez à détendre l'atmosphère quelles que soient les circonstances.

Enfin, on leur enseigne quelques notions de comptabilité : coût de la vie en Europe, tenue des comptes, salaire auquel elles peuvent prétendre et conseils pour épargner et utiliser au mieux les ressources locales, tickets de rationnement, systèmes d'entraide, etc. Jane, en sa qualité de volontaire de l'ARC, percevra 19 dollars par mois. À cela s'ajoutent des indemnités spéciales pour le logement, le blanchissage et la nourriture ainsi qu'une indemnité initiale d'équipement. Ce sont des sommes dérisoires. Toutefois, Mrs Campbell rappelle aux femmes que l'engagement est avant tout un don. Dans le groupe de volontaires, Jane est l'une des seules à avoir un métier et à gagner sa vie. Cette interruption dans sa carrière lui semble pourtant nécessaire. Tant pis si elle ne gagne pas un kopeck. La guerre est une affaire autrement sérieuse et il sera bien temps de s'établir lorsque son pays sera victorieux.

Si la Croix-Rouge fournit le gîte et le couvert, pour les petites affaires de bonne femme, les filles doivent se débrouiller. Ça ne fait pas partie du trousseau. Avant le départ, Jane va se ravitailler en produits féminins de première nécessité : des épingles à cheveux ondulées à bouts perlés, quelques bas de nylon. Pour les menstruations, Mrs Campbell leur a dit qu'il était illusoire de songer à utiliser des protections en flanelle réutilisables. Pourraient-elles seulement les laver et les faire sécher quelque part, et au milieu des hommes par-dessus le marché ? C'est impensable. Jane s'approvisionne donc en Kotex, ces nouvelles serviettes absorbantes jetables pour faire face aux

règles. Ce sont des coussinets enrobés de gaze de coton commercialisés depuis peu bien que leur utilisation date déjà de la Première Guerre. D'ailleurs, ce sont les infirmières de la Croix-Rouge elles-mêmes qui, en détournant les compresses de cellulose destinées à panser les blessures en protections périodiques, ont lancé l'idée d'une méthode pratique et jetable. Toutefois, pendant des années, le grand public n'était pas prêt et les Kotex sont restés confidentiels. Ils commencent timidement leur apparition sur le marché dans les années 1940. La Croix-Rouge a fait l'article de cette solution auprès de ses volontaires. Jane, bien que sceptique, en a acheté pour une fortune – 7 dollars ! – dix paquets de douze protections, ce qui lui laisse le temps de voir venir. Après tout, elle ne sait pas pour combien de mois elle part, ni même où, ni si elle pourra trouver tout cela sur place, là où elle sera. Elle n'est même pas certaine qu'ils connaissent déjà les protections jetables en Europe. Personne ne sait lui dire, pas même Mrs Campbell.

Au drugstore, avec ses économies, Jane s'offre aussi une jolie mallette de dessin : des bâtonnets de fusain, une peau de chamois et quelques couleurs au pastel. Elle sait que tôt ou tard, elle voudra croquer la guerre.

Pour finir, elle prend rendez-vous pour une permanente dans un salon de coiffure que Maggie lui a recommandé aux abords de Hurst Hall. En théorie, une mise en plis lui tiendra trois mois si elle en prend soin, et après, s'il le faut, elle se débrouillera avec quelques rouleaux et un fer à boucler. Le salon de coiffure est vide ce jour-là. La coiffeuse est une femme d'âge mûr replète qui fait facilement la conversation. Elle shampooine avec entrain le cuir chevelu de Jane, dont les cheveux de bébé, châains et fins, finissent en petits paquets emmêlés.

— Quel courage vous avez de vous engager ! Heureusement qu'il y a des jeunes femmes comme vous. Combien êtes-vous à partir ?

- Une cinquantaine, répond Jane sous le shampoing.
- Tout un régiment ! surenchérit la coiffeuse.

Après l'application du produit bouclant, puis le passage sous le casque de séchage, la coiffeuse enlève les rouleaux précautionneusement, un par un, pour ne pas abîmer les boucles. Les cheveux de Jane empestent l'odeur âcre et chimique du produit fixant. À l'instant, elle ressemble à un caniche, jusqu'à ce que la coiffeuse passe une brosse dans ses cheveux doux pour les mettre en forme. Cette femme pourrait être sa mère. D'ailleurs, elle lui parle comme à un poussin.

— Vous êtes bien jolie, dis donc. Vous allez en faire tourner des têtes. Faites attention à vous.

Et Jane devine qu'elle ne la met pas en garde contre la guerre, mais contre les hommes.

Les derniers jours de formation sont consacrés à l'apprentissage des premiers soins. Dans la même salle qui a servi de vestiaire lors des essayages, les femmes se regroupent autour d'une équipe de médecins et d'infirmières du Washington Sanitarium & Hospital venus spécialement leur enseigner les gestes de secours les plus élémentaires. Ils ont apporté du matériel pour s'entraîner. Chaque équipe de femmes disposera d'un *First Aid Kit*. Il se présente sous la forme d'une grande mallette en cuir à fermoirs Tuck estampillée de l'emblème de la Croix-Rouge et qui s'ouvre en trois compartiments. Dans chaque compartiment s'imbrique minutieusement du matériel médical. Dans le premier sont disposés des compresses et des bandages, de formes et de longueurs variées, du sparadrap, un garrot à tourniquet, ainsi qu'un gros flacon brun d'acriflavine et de l'acide borique pour la désinfection des plaies. Dans le compartiment du milieu, on trouve des fils de soie et un set d'aiguilles assorties en acier inoxydable, de la pommade de neoprotosil et des sachets de cristaux

de sulfanilamide à répandre sur les plaies pour leur activité antibactérienne. Dans le dernier compartiment, une pharmacopée de fortune rassemble quelques tablettes d'aspirine, des ampoules de carbonate d'ammonium, plus connu sous le nom de sels de pâmoison, à faire respirer en cas de malaise, et des dosettes de tartrate de morphine à injecter en cas de douleur intense du blessé. Une petite fiche bristol sert à réaliser l'inventaire de la mallette et à vérifier les dates de péremption.

Les femmes passent l'après-midi à s'entraîner. Avec un bandage triangulaire et quelques épingles de sûreté, Jane apprend à réaliser pas moins de quatre techniques différentes : maintenir dans l'axe un genou déboîté, mettre un coude en écharpe, faire un bandage à la tête, ou encore se servir de la bande comme d'un garrot en cas de besoin.

Avec l'un des médecins, elle s'exerce aussi à poser un garrot à tourniquet « pour de faux ». Le médecin a dessiné au stylo un trait représentant la blessure sur l'avant-bras de Jacqueline.

— Allez-y. Imaginez que c'est là que ça saigne abondamment.

Maggie est au bord de tourner de l'œil rien qu'à cette évocation. Jane serre timidement le garrot.

Le médecin la reprend :

— Non, mademoiselle, vous devez positionner le garrot en amont de la plaie, pas en aval. Autrement, votre garrot ne servira à rien. Imaginez que c'est un barrage sur le trajet d'une rivière. En le serrant, vous allez stopper le flux sanguin avant la plaie et ainsi faire cesser le saignement. Le flot de la rivière se tarit. Vous comprenez ?

Jane opine du chef. C'est logique et elle se sent un peu idiote d'avoir hésité. Elle repositionne le garrot plus haut sur le bras de son amie. Si on lui avait dit qu'un jour elle réaliserait ce genre de procédure...

— Voilà, valide le médecin. À présent, une fois le garrot serré, vous devez tourner la tige pour accentuer le serrage. Oui comme ceci, c'est parfait. Enfin, vous bloquez la tige pour vous libérer les mains.

Le médecin complète sa leçon :

— Il vous faudra aller vite, mademoiselle. En trois mouvements, le garrot est mis et vous pouvez sauver quelqu'un d'une hémorragie de membre potentiellement mortelle.

Maggie soupire et s'évente avec sa main :

— Je ne supporte pas la vue du sang...

La formation touche à sa fin. Mrs Campbell a demandé aux femmes de boucler leurs paquetages et leur a annoncé leur destination. Ce sera Londres. Il y avait fort à parier que le voyage se ferait en Grande-Bretagne car c'est là-bas que se masse le plus gros des troupes et que se prépare la victoire. Cela n'entame en rien l'enthousiasme des femmes, au contraire. Elles ont battu des mains en l'apprenant. L'Angleterre est un pays ami, on y parle leur langue, et en même temps c'est une culture si différente de la leur, plus guindée, pince-sans-rire, mais raffinée et qui ne manque pas de charme pour les Américaines : le *five o'clock tea*, les scones, l'humour et le dandysme anglais. Jane est impatiente de découvrir cette société.

Dans les chambres rangées, les valises sont faites, les tiroirs des tables de nuit ont été vidés, les femmes patientent jusqu'au départ en faisant leurs derniers préparatifs, mais la Croix-Rouge et l'armée américaine les font patienter encore. C'est le *Hurry up and wait* de l'US Army. Dehors, l'automne s'installe. Les arbres du parc de Hurst Hall sont devenus roux comme des écureuils, il fait désormais trop froid pour s'allonger paresseusement sur les pelouses. Dans la chambre partagée, les trois femmes passent de longues heures d'ennui à attendre et bavarder. Maggie s'affale sur son lit défait. Elle laisse traîner ses combinaisons et ses

DONUT GIRL

bas sur le sol, allume une cigarette et expire longuement la fumée. Jacqueline, qui range avec un soin maniaque ses affaires et plie chaque chemise comme si sa vertu en dépendait, lève les yeux au ciel et ouvre en grand la fenêtre qui donne sur le parc.

— Maggie, ça empeste.

— Jackie Darling, nous n'avons absolument rien à faire. Je m'ennuie à mourir. Laisse-moi donc respirer.

À la lumière d'une lampe de bureau, Jane écoute les filles et en profite pour écrire à son ami Larry.

Cher Larry,

Comment te portes-tu ? Que deviens-tu ?

De mon côté, je suis arrivée il y a quelques semaines à Washington où j'ai atterri dans une véritable école de bonnes manières. Dis-toi qu'on ne devient pas volontaire de la Croix-Rouge si facilement. Mrs Campbell, notre chaperon, nous enseigne les codes pour bien se comporter à la guerre. J'apprends énormément de choses. Je suis devenue un as des bandages.

J'ai aussi deux nouvelles amies, Maggie et Jackie. Nous partons bientôt pour Londres. Parfois j'ai peur de ce que nous allons y trouver. Des équipes médicales nous ont préparées au pire. Y aura-t-il des bombardements ? Je ne sais même pas exactement en quoi consistera notre mission. Qu'importe, je ne reviendrais en arrière pour rien au monde. Cette aventure est trop excitante. Bien plus que ma vie morne à Milwaukee depuis que tu es parti. Nous reverrons-nous un jour, cher Larry ? Crois-tu qu'il soit possible que nous nous retrouvions en Europe ? Tu sais ce que l'on dit, le monde est petit.

Je t'embrasse et je te promets qu'il y aura d'autres lettres et d'autres nouvelles, aussi longtemps qu'il me sera donné d'avoir de l'encre et du papier.

Jane

— À qui écris-tu, Jane chérie ? demande Maggie avec curiosité.

— À Larry. Un ami. Il vient de Milwaukee comme moi. Il est parti depuis quelques mois s'entraîner dans le Minnesota.

— Un *boyfriend* ? s'intéresse Maggie en se redressant à moitié.

— Oh non. Pas vraiment. Ça fait bien trop longtemps que nous nous connaissons. Peu de chance que l'amitié se transforme en amour à ce stade, rit Jane. Quoi que.

Maggie lève la tête vers Jacqueline.

— Et toi, Jackie ? Tu as un homme qui t'attend à Boston ?

— Non, répond Jacqueline posément. Mes parents misent sur cette mission pour trouver un bon parti, gradé et fortuné de préférence. Je viens d'une famille plutôt exigeante. On ne se marie pas avec n'importe qui dans mon milieu. Et toi, Maggie ?

— Moi ? Maggie éclate de rire. Des dizaines d'hommes m'attendent en Californie ! Ils font la queue !

Elle inhale une nouvelle bouffée de sa cigarette. Ses yeux se voilent légèrement.

— En vrai, j'avais un amoureux. Jack. Un jeune avocat. Il en a épousé une autre, le salaud. Une fille qui ne m'arrive pas à la cheville, je dois dire, ajoute-t-elle pensivement. Il ne sait pas ce qu'il a perdu. Bref, je suis libre comme l'air et je compte bien en profiter.

Jacqueline se baisse pour ramasser les affaires qui traînent.

— Relax, Maggie, tempère-t-elle. Il te faut un homme qui te mérite. Ne va pas te donner au premier venu. Et par pitié, range tes trucs.

Maggie fait la moue.

— Nous verrons bien ce que ce voyage nous réserve, dit-elle en éteignant sa cigarette dans le cendrier plein au pied de son lit.

Toutes trois sont presque des vieilles filles, pas encore mariées à vingt-cinq ans. Mais Jane est la seule à avoir travaillé pour son propre compte auparavant. Avant de s'engager, Jacqueline faisait les œuvres avec sa mère dans la bonne société WASP bostonienne. Maggie, quant à elle, participait à faire marcher l'exploitation de culture d'agrumes de sa famille, dont les vergers s'étendent à l'est de Santa Barbara. Jane, avec sa qualification et son salaire, est un ovni dans sa catégorie. Seule une faible proportion des femmes travaillent tandis que la plupart se marient à la petite vingtaine et sont confinées pour le restant de leurs jours à un rôle domestique. Autrement dit, faire des enfants et tenir une maison. Mais la guerre a poussé des millions et des millions d'Américaines sur le marché du travail. La plupart vont dans les usines pour faire tourner l'industrie et l'aéronautique. Certaines rejoignent carrément l'armée : elles sont cantinières, opératrices radio, électriciennes et même pilotes ou instructrices de vol. D'autres, comme Jane, Maggie et Jacqueline, se portent volontaires au sein de la Croix-Rouge. Et se retrouvent à attendre le grand départ, sur leurs petits lits de Hurst Hall.

Le soir, après le dîner, toutes les femmes rejoignent leur chambre, se soustrayant à la vigilance de Mrs Campbell. Maggie choisit toujours ce moment-là pour proposer d'aller boire un verre.

— Tu es folle ? s'écrie Jacqueline. Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis avec le Clou.

Pas question pour elle de faire le mur. Elle préfère bouquiner tandis que Maggie parvient à embarquer Jane à sa suite.

— Tu es sûre, Jackie ? Tu ne veux pas venir ? tente Jane une dernière fois.

— Non, non. Allez-y ! Je fais le guet.

Maggie et Jane sortent en catimini, traversent les couloirs leurs chaussures à la main. Elles toquent à d'autres portes pour embarquer avec elles les plus audacieuses. Puis elles descendent les escaliers sur la pointe des pieds et se retrouvent en dehors du bâtiment. En petit troupeau, elles traversent les larges pelouses pour sortir du campus et rejoindre les rues animées alentour. Elles sont six ou huit à bavarder, savourant ce parfum d'interdit et de liberté.

Chaque fois que les jeunes femmes s'installent dans un bar, elles font sensation. Autour d'un Coca-Cola, elles se racontent des secrets plus ou moins bruyamment. Maggie est généreuse. Elle livre tous les détails de sa vie amoureuse en Californie. Elle revient aussi à la charge avec son amie :

— Et toi, Jane ? Ce Larry ? Je suis certaine qu'il est fou amoureux de toi.

— Possible.

— Vous l'avez fait ?

— De quoi ?

— Tu sais bien de quoi je parle ! Est-ce que vous l'avez déjà fait ?

Jane rougit de pudeur.

— Oui, et après ? On n'est pas obligé d'épouser un homme juste parce qu'on l'a fait, répond Jane en mimant des guillemets autour de son visage.

Maggie pouffe.

— Tu as raison, mais souvent, ça finit comme ça, conclut-elle les yeux baissés comme si elle s'adressait aux glaçons dans son verre. Et tu en as eu d'autres ? reprend-elle.

— Deux en tout. Avec Larry, précise Jane.

— Je n'ai pas compris. Deux ou trois ? insiste Maggie.

— Quelle importance ? Ne compte pas sur moi pour te faire l'inventaire, Maggie !

DONUT GIRL

Toutes riant, l'heure est à la camaraderie et aux confidences et Jane se sent bien au milieu de ces femmes qui sont comme elle : jeunes, libres, vivantes, pleines de désir. La guerre a contrarié sa trajectoire avec Larry, mais elle a besoin de temps pour y voir clair.